



Aujourd'hui
la Turquie

8
Yıl



CHAMBRE DE COMMERCE D'ISTANBUL

Notre Objectif est :

La Turquie qui joue un rôle efficace dans le monde entier

avec toutes ses régions développées et avec tout son peuple serein.

Dans le cadre de ce but, nous réfléchissons, nous organisons et nous réalisons.

Voici certains de nos projets actuels destinés pour la Turquie et pour le monde des affaires turc:

- Istanbul World Trade Center (IDTM)
- L'Université de Commerce d'Istanbul
- La construction des écoles pour le Ministère d'Education Nationale et des cours pour la formation professionnelle
- Les projets culturel et touristique pour la Péninsule Historique
- La protection et la restauration des richesses historique et culturelle
- La Bourse de Sous-traitance Turquie
- Le programme de « Premier Pas à l'Exportation » pour les PME
- Les activités de soutien à l'éducation, à la culture et au sport
- Les foires et les expositions



CHAMBRE DE COMMERCE D'ISTANBUL

Reşadiye Cad. 34112 Eminönü - İSTANBUL Tel: (0212)455 60 00 Fax: (0212) 513 15 65 - 520 16 56

www.ito.org.tr

Gönül Paksoy, femme du Monde

Issue d'une famille d'artistes qui a stimulé sa curiosité et sa créativité, Gönül Paksoy est une styliste reconnue. Entre Istanbul et Adana, découvrez le quotidien d'une femme libre et épanouie.

(lire la suite page 9)



Succès diplomatique pour Tahsin Burcuoğlu

L'ambassadeur de Turquie à Paris a joué un rôle prépondérant dans l'abrogation de la loi « négation des génocides ». Il a œuvré à « sauver les relations entre les deux pays ». Un franc succès pour le diplomate turc.

(lire la suite page 6)



Aujourd'hui *8^{ième} année d'édition* la Turquie



M 0438-84 F 3 50€ RD
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Karanlıkta Yemek

« Dans le noir, oubliez tout ce que vous savez »

Quand la gastronomie sert de prétexte à un voyage dans l'univers des non-voyants de nombreuses surprises sont au menu. Faites-vous vraiment confiance à vos sens ?

(lire la suite page 12)

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 84, Avril 2012

Panorama de la condition féminine en Turquie

Pour son interview du mois, Aujourd'hui la Turquie a choisi d'évoquer la condition de la femme en Turquie en compagnie de deux journalistes. Deux anciennes élèves du lycée français Notre Dame de Sion qui ont su forger leur destin et exercent aujourd'hui le métier dont elles rêvaient. Ici s'arrêtent cependant leurs points communs. Car l'une est aussi brune et pétulante que la seconde est blonde et mesurée. La première, Yazgülü Aldoğan, est éditorialiste pour le quotidien Posta. Les médias, les femmes, l'éducation, la politique, l'environnement, figurent parmi ses sujets de prédilection. Elle s'adonne aussi avec succès à l'écriture de romans. La seconde, Özlem Yüzak, est éditorialiste au quotidien turc Cumhuriyet. Ancienne chef de la rubrique économique, elle est actuellement éditorialiste ainsi que rédactrice en chef du supplément 'Développement durable' et 'Gourmet' du journal. Deux personnalités contrastées qui portent un regard lucide et sans concession sur la situation de leurs congénères.



Yazgülü Aldoğan

Özlem Yüzak

De la difficulté d'être une femme dans le monde des médias

Engagée sur le mode de la conversation, la discussion avec nos deux interlocutrices plonge sans détour dans le vif du sujet. Premier constat partagé : se faire une place dans l'univers de la presse exige des femmes beaucoup de détermination. Tout d'abord, l'exercice du métier est en soi difficile en Turquie. A la pression politique s'ajoute la pression du milieu économique, pourvoyeur d'annonces publicitaires vitales pour la survie de certaines publications. D'autre part, les deux femmes notent une nette tendance à cantonner les femmes aux rubriques moins 'nobles' que la politique. A les enten-

dre, les femmes portent cependant leur part de responsabilité. Si l'on recense peu de femmes dans le journalisme politique, c'est qu'elles craignent généralement de s'attaquer à un bastion traditionnellement masculin du fait des constantes pressions existant dans cette branche du métier. Yazgülü relate ainsi ses débuts dans le métier en qualité de photographe : « Personne n'imaginait que je puisse être une journaliste ! Je n'étais pas prise au sérieux parmi mes confrères masculins. »

Le fléau de la violence domestique

Les statistiques énoncées par Özlem Yüzak font froid dans le dos : 34 % des femmes turques ont subi des violences. Les études disponibles met-

tent aussi en lumière la 'futilité' des motifs justifiant les violences conjugales. Dans l'ordre d'importance viennent d'abord les reproches relatifs aux qualités de cuisinière ou de ménagère de l'épouse. Accusées de dilapider les revenus du ménage, mises au pilori pour avoir refusé d'honorer leur mari ou simplement d'obéir, « la femme est perçue comme un enfant ! » s'exclame Yazgülü. Et Özlem de renchérir : « Non, comme un objet ! ».

Cependant, nos deux journalistes s'accordent à penser que les causes profondes des gestes de violence conjugale sont bien différentes. En pratique, la violence s'abat surtout sur les femmes qui expriment la moindre velléité d'indépendance. Les autres raisons ne sont que prétextes. Yazgülü et Özlem conviennent qu'il faudrait aussi briser le tabou qui lie la violence aux origines sociales. La violence concerne aussi les classes aisées. Dans ces milieux, quand une femme a une carrière, elle s'enferme par peur d'affronter les questions : pourquoi continuerait-elle à subir les coups alors qu'elle a les moyens de subvenir à ses propres besoins ?

La longue route vers l'émancipation

Brosser un tableau fidèle de la condition féminine en Turquie exige de tor- dre le cou à quelques idées reçues. Exercice auquel se livrent volontiers Yazgülü et Özlem.

(lire la suite page 5)

Le Président équatorien, Rafael Correa a été intronisé docteur honoris causa



(lire la suite page 7)

Retour sur...

La France et l'UE : le désamour, l'édito de Mireille Sadège

Printemps Arabe et politique étrangère turque : interview avec Stephen Larra-bee, expert en sécurité internationale

La campagne 2012 de Nicolas Sarkozy : vers une réélection ou une alternance ? Dr. Olivier Buirette



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Deux hommes de confiance compétents, de gauche et de droite

Dans mon dernier éditorial, j'avais écrit que j'étais candidat à la présidence de la République, et j'ai reçu des centaines de mails.

(lire la suite page 7)

La rénovation de l'AKM : une saga sans fin ?



(lire la suite page 12)



Dr. Olivier Buirette

Historien

La campagne 2012 de Nicolas Sarkozy : vers une réélection ou une alternance ?

15 février 2012, Nicolas Sarkozy annonce sa candidature à la présidence de la République. Si l'annonce était attendue depuis longtemps, la campagne allait désormais prendre tout son rythme.

Très vite nous avons retrouvé quelques grands thèmes de la campagne de 2006/2007, de « Travailler plus pour gagner plus », à toute une série de mesures pour favoriser les classes moyennes, jusqu'à l'implantation du QG de campagne au cœur du 15^e arrondissement, symbole de la classe moyenne par excellence. Une impression de « déjà vu » semble donc s'installer, mais est ce que le rythme de 2007 est de retour ? Ce n'est pas si certain. Certes on note comme d'habitude une surenchère sécuritaire autour des voix d'une extrême droite que l'on espère « siphonner » comme il y a cinq ans. Avant le lancement de la campagne officielle, les références emblématiques à Jeanne d'Arc en étaient déjà la préfiguration. Cette fois-ci le maître mot est « La France forte » qui nous rappelle la « France unie » de François Mitterrand en 1988. Dans cette campagne, l'on voyait un président de profil sur un fond bleu nuit. En 2012, le président sortant apparaît de profil face à un océan calme par beau temps. Image du « capitaine courage » comme l'UMP se plaît à dépeindre le président-candidat.

La machine de campagne de Nicolas Sarkozy

« Capitaine courage » d'une France forte face aux dangers de la crise évidemment. Si le thème de la « Force » est typique de la droite, il est avant tout ici rassembleur. La « France Unie » de François Mitterrand avait pour but d'aboutir en 1988 à une petite ouverture vers le centre. A l'inverse, la « France Forte » de Sarkozy se veut être à la fois protectrice face aux dangers, mais aussi forte dans son identité, enracinée dans des valeurs de sécurité, typiques de la droite conservatrice française et qui ont toujours fait perdre des électeurs à l'extrême droite.

On se souvient qu'en 2007 beaucoup de voix de l'extrême droite avaient permis la victoire de celui qui apparaissait surtout à l'époque comme le Ministre de l'Intérieur qui avait rétabli, dans une certaine mesure, la sécurité dans les zones les plus fragilisées. C'est sans doute là que la campagne de Nicolas Sarkozy sera difficile.

En effet l'opinion sera très vite tentée de se demander ce que le Président a à offrir de plus par rapport à tout ce qui a été fait depuis 5 ans.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

« Les Turcs ne se perçoivent pas comme un modèle mais comme une source d'inspiration possible »

Stephen Larrabee est titulaire émérite de la chaire de sécurité européenne à la RAND Corporation. Il a travaillé au Conseil National de la Sécurité à la Maison Blanche en tant que spécialiste des relations politico-militaires entre Orient et Occident. Nous nous sommes entretenus avec lui sur la politique étrangère de la Turquie face aux bouleversements entraînés par le Printemps Arabe.



Dans le cadre de la politique de « Zéro problème avec nos voisins » d'Ahmet Davutoğlu, ministre des Affaires Étrangères turc, la Turquie avait émis des réserves quant à l'établissement d'un bouclier anti-missile sur son territoire. Qu'en est-il aujourd'hui ?

La Turquie avait initialement émis des réserves à propos de l'implantation du bouclier anti-missiles sur son territoire. Même si la relation avec l'Iran était alors stable, le gouvernement s'inquiétait de la sa réaction. Mais, depuis leurs relations se sont détériorées, et la Turquie semble beaucoup moins se préoccuper des critiques de son voisin. Deuxièmement, l'agitation qui secoue tout le Moyen-Orient a amené la Turquie à réviser la politique du « zéro problème avec le voisinage ». Par exemple, quand les relations avec l'Iran et la Syrie se sont dégradées, le gouvernement d'Erdoğan a réalisé qu'il avait besoin de plus de soutien de la part des États-Unis et de l'OTAN. Ce sont ces circonstances qui ont amené Davutoğlu à réajuster sa politique extérieure.

Et quels sont les changements concrets qu'il a effectués ?

Tout d'abord, la Turquie a dû revoir sa politique de voisinage car elle s'appuyait sur le fait que la situation dans les pays du Moyen-Orient resterait inchangée. Or, aujourd'hui ils s'écroulent et la Turquie doit faire face à une situation nouvelle. La pression populaire qui augmente au Moyen-Orient a mis en lumière la nature autoritaire de ces régimes. Or, quand la politique du « zéro problème avec les voisins » a été articulée, la Turquie ne s'en inquiétait pas. Le fait que la Syrie et l'Iran soient des dictatures n'a pas influencé la politique turque. La Turquie voulait de bonnes relations avec ces deux pays. S'il n'avait pas réajusté sa politique, Davutoğlu serait allé à contre-courant de l'Histoire. La Turquie veut tirer les bénéfices de ces changements démocratiques mais, pour ce faire, elle doit soutenir la ferveur populaire. Prenons l'exemple de l'Égypte, Erdoğan a été le premier leader politique important à appeler à la démission de Moubarak. La Turquie est très populaire en Égypte, elle est vue comme un modèle possible pour la transition. Et ceci parce qu'il a pris cette position. En Libye, c'est le contraire. La Turquie avait

peur que l'instabilité politique cause des dommages à ses relations économiques. Erdoğan a donc été très prudent. Au début, il ne voulait pas d'une implication de l'OTAN, il était opposé à l'armement des rebelles. Pour toutes ces raisons, quand la chute de Kadhafi est apparue comme une évidence, les relations entre la Turquie et les rebelles ont été très mauvaises. Erdoğan et Davutoğlu n'ont pas voulu rester en marge d'un processus historique important pour l'extension de l'influence turque. Ils n'ont pas attendu que les choses empirent en Syrie pour essayer de façonner au mieux l'issue du conflit. Je pense qu'ils espèrent que lorsqu'Al-Assad partira, le peuple syrien se souviendra qu'ils étaient les plus critiques avec Al-Assad malgré les relations assez proches, entretenue entre les deux pays dans le cadre de la politique du « zéro problème avec les voisins ».

La Turquie est souvent érigée en modèle pour les pays qui se sont soulevés au printemps dernier (Tunisie, Égypte, Libye). Pensez-vous que le modèle turc puisse être appliqué à ces pays ?

Il y a beaucoup de débats à propos de la Turquie comme modèle pour ces pays. Les Turcs ne se perçoivent pas comme un modèle mais comme une source d'inspiration possible. De plus, il existe deux modèles turcs et, lorsque les gens l'évoquent, il n'est jamais évident de savoir duquel ils parlent. Le premier modèle est celui qui a été en vigueur depuis les années 1950 jusqu'à l'arrivée au pouvoir de l'AKP. Les militaires ne dirigeaient pas le pays directement mais avaient plus ou moins le contrôle sur les procédures politiques. Ils se sont assurés, dans la Constitution, que la loi les protégeait et que leur pouvoir était institutionnalisé. L'autre modèle est celui que l'AKP a mis en place, un régime alliant islamisme modéré et démocratie. Je pense que le modèle turc le plus applicable est le premier. Et vous pouvez l'observer en Égypte. Ce que l'on a aujourd'hui est un régime « Moubarakien », sans Moubarak. Ce sont essentiellement les mêmes voix politiques. Moubarak est parti mais son système est toujours là. C'est donc l'évolution la plus probable. Dans la plupart de ces pays, les institutions politiques et les traditions démocratiques sont très faibles. Comme le montre l'exemple égyptien, l'armée est la seule voix politique qui soit organisée. Les militaires sont dans une position où ils peuvent promouvoir leurs intérêts et un certain degré de changement politique. Lorsque la structure politique est faible, le corps militaire dirige souvent « en coulisse », et dans certains cas seulement, officiellement.

Interview réalisée le 21 février 2012.

* Propos recueillis par Elisabeth Denys
Crédits photos CP Victor Pinchuk foundation



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

La France et l'UE : le désamour

Les résultats d'une enquête d'opinion réalisée, au début du mois de mars, par l'institut Ipsos/Logica pour *Le Monde*, révèlent que « 56% des Français souhaitent le renforcement des pouvoirs nationaux, même si cela doit limiter ceux de l'Europe ». L'éditorial du 10 mars du quotidien titre alors « *Le triste déclin de l'idée européenne* ». Le quotidien pointe le paradoxe de demande de renationalisation des politiques communautaires alors que, depuis dix ans déjà, « Bruxelles » ne décide plus grande-chose, les États ont repris le dessus », et finit de souligner la victoire des souverainistes en France.

Les élections présidentielles en France devaient être l'occasion d'un débat sur l'Union Européenne, devenu nécessaire avec la crise économique qui la touche de plein fouet. En effet, après l'euro, c'est désormais l'idée européenne qui est remise en cause, comme le montre d'ailleurs le sondage du *Monde*. On assiste cependant à un manque d'enthousiasme européen des candidats à la présidence. Face à la montée du populisme et des replis nationaux, l'UE n'a droit qu'à la méfiance, le rejet et l'hypocrisie.

Que penser du discours du 11 mars du candidat Sarkozy qui, après avoir exprimé sa méfiance à l'égard de l'UE concernant la gestion des flux migratoires, annonce une révision du fonctionnement de l'espace Schengen afin de former un « front commun contre l'immigration clandestine ». Il propose de sanctionner des États ne respectant pas ces obligations. Et finit par menacer de suspendre la participation de la France dans l'espace Schengen en l'absence de réponse favorable des pays membres dans l'année qui suit.

N'y a-t-il pas un paradoxe entre l'activisme affiché du Président Sarkozy au niveau européen (son action d'abord pour l'adoption du Traité de Lisbonne et ensuite pour lutter contre la crise économique durant sa présidence) et la remise en cause, par le candidat Sarkozy, de l'une des pierres angulaires de l'acquis communautaire : les accords de Schengen ?

Le scepticisme à l'égard de l'UE dépasse largement les frontières de la France et touche l'ensemble des citoyens européens, mais peut-on réellement s'en étonner si les responsables nationaux continuent d'accuser l'UE de tous les maux dont souffre l'Europe ? Céder aux idées extrémistes, jouer sur des peurs et instrumentaliser l'UE pour des objectifs électoraux ne peut qu'à terme conduire à une mise en cause de la construction européenne.

Et si ce désamour ne visait pas le projet européen, mais plutôt des responsables nationaux sans vision d'avenir ?

Panorama de la condition féminine en Turquie

(Suite de la page 3)

En premier lieu, ce n'est pas forcément dans les milieux ruraux, où le niveau d'éducation est moins élevé, que les violences se manifestent le plus.

Pour Yazgülü, la position géographique de la Turquie, à cheval entre deux continents, et l'origine des populations (steppes d'Asie centrale et rivages maritimes), expliquent la particularité de la femme turque. Historiquement, ces populations ont toujours porté un grand respect à la femme car elle joue un rôle économique fondamental : outre sa dot, dans un contexte rural, c'est une employée sans salaire, indispensable à la survie d'une famille. Il est donc plus difficile de s'en prendre physiquement à elle. Enfin, la femme turque est atypique par rapport à la femme orientale car le pays a moins subi l'influence arabe que ses voisins. Elle jouit notamment d'un statut plus égalitaire au sein des populations turques minoritaires qui n'ont pas eu de contacts avec les arabes.

Özlem se précipite néanmoins pour apporter une précision fondamentale : ce respect concerne la femme devenue mère. La situation de la jeune fille est bien différente. Aujourd'hui encore, celle-ci se doit, entre autres, d'obéir au choix du conjoint qui lui est imposé par sa famille.



Özlem Yüzak

Deuxième idée reçue battue en brèche : que le port du foulard puisse être un instrument d'émancipation. Comme il est désormais possible pour les jeunes filles de fréquenter l'université en étant voilées, certaines familles peuvent les autoriser à fréquenter les bancs de la fac, à condition de se couvrir. Mais la liberté promise n'est pas au bout du chemin. Les chiffres sont formels : après leurs études, les femmes n'entrent pas pas sur le marché du travail. Autrement dit, la réussite apparente des filles dans le milieu scolaire et universitaire cache une réalité plus sournoise.



Yazgülü Aldoğan

Nos deux interlocutrices font parallèlement le constat d'une régression de la présence féminine à plusieurs niveaux de la sphère publique. Les femmes sont de plus en plus écartées de la bureaucratie. Il n'y a, par exemple, plus de femmes dans la haute fonction publique au grade de *müsteşar* (sous-secrétaire de ministère), on ne compte qu'une seule femme ministre (au poste de l'Éducation, traditionnellement féminisé) et seulement 14 % de femmes députés.

Dans les syndicats, lieux supposés d'expression démocratique, pas un seul cadre féminin. Au niveau de l'administration, on répertorie 3 *kaymakam* (sous-préfets) ; sur 86000 *muh-*

tar (représentants élus de quartier), moins de 100 sont des femmes. Özlem émet l'hypothèse que les femmes ne souhaitent pas se présenter, car gouverner suppose d'affronter le processus électoral, compétition par nature très masculine. Pire, elle observe que les femmes ne votent pas pour des femmes !

De surcroît, plutôt que la condition féminine, c'est désormais le thème de la famille qui est mis en avant en Turquie. On renforce certes la position de la femme, mais avant tout celle de la femme au

foyer. Le nom du « Ministère de la femme » lui-même a été modifié, devenant « Ministère de la famille ».

L'interview se clôt sur une note passablement pessimiste : la femme turque serait conservatrice. Elle ne connaît pas suffisamment ses droits et apprécierait le confort d'une situation dans laquelle le mari assume la prise de décision, même lorsqu'elle est professionnellement active. Dans un tel environnement, la loi seule ne parviendra pas à améliorer la condition féminine. L'éducation demeure primordiale pour faire changer les mentalités.

Tania Gisselbrecht
* Crédits photos Aramis Kalay



everfresh@everfresh.com.tr
Tel. 90 262 658 26 26

Amanti, le fruit avec un coeur

Rejoignez nous dans cette lutte pour préserver l'oxygène du monde et protégeons ensemble l'avenir de nos enfants...

Le Parc Yasuni constitue une réserve naturelle de biodiversité : 596 espèces d'oiseaux y sont présentes, les 150 espèces d'amphibiens répertoriées à ce jour tout au long du Yasuni sont un record du monde pour une région de cette taille et il y a plus d'espèces de grenouilles et de crapauds dans ce parc que dans les États-Unis et le Canada réunis. Cette région est considéré comme "les poumons du monde".

De plus, la réserve est habitée par diverses communautés indigènes comme les Tagaeri, les Taramenane et les Onamenane. Le Projet Yasuni ITT, une responsabilité commune, se donne objectif de ne pas exploiter près de 850 millions de barils de pétrole situés dans le Parc Yasuni alors que le pétrole constituant environ 63,1% des exportations de ce pays. En échange, son gouvernement demande à la communauté internationale une contribution à la hauteur de 50% de la manne financière dont il pourrait disposer s'il exploitait ce pétrole.

EVERFRESH-AMANTI, le leader du fruit, supporte Yasuni.



<http://mdtf.undp.org/yasuni>



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

La CEDH a-t-elle besoin d'être réformée ?

A en croire nos amis anglais, il serait indispensable de réunir un large consensus sur la réforme de la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH). L'objectif est plus que louable.

Si la Cour a inévitablement contribué à préserver la paix sur le continent européen depuis plus d'un demi-siècle, il va sans dire que cette dernière a tout de même besoin de faire peau neuve si elle veut pouvoir relever les défis du XXI^{ème} siècle.

A n'en pas douter, la Grande-Bretagne est très certainement bien placée pour encourager ces réformes. Est-il besoin de rappeler que les notions de « *procès équitable* » ou encore d'interdiction des détentions arbitraires remontent respectivement à la *Magna Carta* de 1215 et la *Petition of Right* de 1628.

Fort de sa présidence semestrielle du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe, le gouvernement britannique souhaiterait voir la Cour se concentrer sur les « *plus sérieuses violations des droits de l'homme* » et « *ne pas compromettre sa propre réputation en contrôlant des décisions nationales qui n'ont pas besoin de l'être* ».

Derrière ces propos particulièrement sévères tenus par David Cameron, se cache en réalité un document préparatoire rédigé par le Gouvernement britannique, base des discussions entre les représentants des États membres du Conseil de l'Europe.

Aussi légitimes soient-elles, il est fort à craindre que ces propositions de réforme ne soient accueillies avec scepticisme par certains juges de la CEDH et ce, nonobstant le fait que ces mêmes propositions proviennent d'un pays ayant une longue tradition de protection des droits et libertés fondamentaux.

Comme l'a d'ailleurs rappelé Amnesty International, « *la Cour reste le joyau de la couronne du système de protection des droits humains en Europe* » et « *les États ne doivent pas utiliser le processus de réforme de la Cour pour se pencher sur des revendications ayant trait à certains aspects précis de ses décisions* ».

Il est quasi-unanimement admis que certaines mesures doivent être prises pour garantir l'efficacité à long terme de la Cour. A titre d'exemple, il est tout à fait pertinent de vouloir établir un meilleur filtrage des requêtes introduites devant la CEDH.

Apporter une meilleure efficacité à la Cour dans le traitement des requêtes mérite très certainement une réflexion plus large, impliquant l'ensemble des États du Conseil de l'Europe. A vouloir faire un passage en force, la Grande Bretagne risque sérieusement d'amenuiser toute chance de voir ses réformes mises en place dans un avenir proche.

Un important succès en politique étrangère



Tahsin Burcuoğlu

L'abrogation par le Conseil Constitutionnel français de la loi sur la négation des génocides du 29 février dernier apparaît comme une grande réussite de la Turquie sur le plan de sa politique étrangère.

Quand ce projet de loi, qui avait été adopté en décembre dernier par l'Assemblée Nationale, a été entériné par le Sénat, deuxième instance parlementaire française, de nombreux observateurs et autorités politiques doutaient de pouvoir recueillir les soixante signatures de députés ou de sénateurs, nécessaires pour saisir le Conseil.

En peu de temps, et par un étonnant revirement de situation, les sénateurs signataires de la saisine ont atteint le nombre de 77. Pour ce qui est de l'Assemblée Nationale, 65 parlementaires ont signé en faveur d'un examen par le Conseil avant la signature du Président de la République. Il suffisait en fait que la demande émane d'une seule assemblée parlementaire

pour déclencher la procédure. Mais la conjonction des deux chambres a sans nul doute donné du poids à la requête en annulation.

Par ailleurs, après le vote du Sénat, le sang-froid de la Turquie et le parfait contrôle de ses réactions ont permis la réussite. Ont contribué à l'obtention de ce résultat le travail mené par le Ministère des Affaires Etrangères, et tout particulièrement les sessions de travail nocturne exceptionnelles orchestrées par Tahsin Burcuoğlu, Ambassadeur à Paris.

Enfin, le 29 février, le Conseil Constitutionnel français jugeait contraire à « la liberté d'opinion » la loi que Nicolas Sarkozy voulait promulguer et, plus important encore, statuait en ces termes « *les organes législatifs ne peuvent prendre une décision portant sur des faits historiques. Cela est contraire au principe de séparation des pouvoirs* ».

* Hüseyin Latif

La Tate Modern en visite à SALT

Du 20 mars au 20 mai, la galerie SALT de Beyoğlu reçoit l'exposition « *I decided not to save the world* », initiée par la Tate Modern de Londres.

A un moment où les aspirations démocratiques et les bouleversements politiques mettent le feu aux quatre coins du monde, on décèle forcément de l'autodérision dans une exposition d'artistes contemporains maculée d'opinions politiques mais néanmoins intitulée « *I decided not to save the world* » (J'ai décidé de ne pas sauver le monde). Pour la diffusion à l'étranger de ce programme de coopération artistique internationale, la Tate Modern a stratégiquement choisi un partenariat avec SALT, galerie phare de la scène contemporaine stambouliote. L'événement rassemble l'artiste libanaise Mounira Al Solh, la franco-marocaine Yto Barrada, le roumain Mircea Cantor (connu en France pour l'exposition de ses œuvres à la galerie Yvon Lambert à Paris), et le collectif d'artistes d'Europe du nord Slavs and Tatars. Leurs travaux se rejoignent dans un questionnement constant sur l'influence, ou l'impotence, de la figure de l'artiste diffuseur d'avis politiques.

L'exposition emprunte son nom à l'œuvre vidéo réalisée par Mircea Cantor en 2011. La prise de vue de son jeune fils, assis dans un train, et déclarant, manifestement sur demande, « j'ai décidé de ne



pas sauver le monde » se répète en boucle. Elle fait écho à sa seconde vidéo intitulée « *Tentative verticale* ». Dans celle-ci, ce même enfant coupe naïvement l'eau d'un robinet à l'aide d'un ciseau de fer, provoquant l'écran noir, et donnant ainsi à voir l'impossible diffusion du message. Ces gestes simples et directs, souvent futiles, caractérisent le fonctionnement général de l'exposition, sillonnée d'un usage ironique d'une satire de la société occidentale. Ainsi de la sculpture « *Palm sign* », de la marocaine Yto Barrada. Une version clinquante du palmier – devenu symbole incontournable du Maroc, bien qu'initialement importé. Cette œuvre fait un sort à l'occidentalisation du pays, pour enfin suggérer la vacuité du mythe de la fantaisie exotique du monde arabe, et dénoncer son utilisation économique et touristique. En somme l'exposition distille habilement une complexité de déceptions contrariées des artistes, à l'aide d'un matériel visuel saisissant.

* Laura Akhoun



Eren Paykal

Investissements étrangers à Istanbul en 2011, le temps des records

Comme chaque année, je partage avec vous la publication de la Chambre de Commerce d'Istanbul (ITO) concernant les investissements étrangers à Istanbul pour l'année entière de 2011.

Selon cette traditionnelle étude de l'ITO, les investissements étrangers ont augmenté de 110.77 % par rapport à l'année précédente. En 2011, des compagnies ont été fondées par 4.639 investisseurs étrangers pour un capital total de 1.735.399.674 de livres turques (TL). Les investisseurs étrangers ont pour leur part

Le secteur de banque-assurance a remporté la médaille d'or en 2011 avec 916 660 345 TL d'investissements réalisés.

augmenté de 52.40 % par rapport à 2010. Pour rappel, les investissements étaient de l'ordre de 823.352.513 TL, réalisés par 3044 investisseurs pour 2010.

Le Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, le Dr. Murat Yalçıntaş, a déclaré que ces chiffres constituaient un authentique record car le total des investissements étrangers en 2011 a dépassé la somme des années précédentes, à savoir 2008, 2009 et 2010. Le Président Yalçıntaş a précisé que des bases macroéconomiques solides ont permis ce résultat. Il a affirmé que les risques dans l'économie mondiale ayant tendance à croître en 2011, les investisseurs étaient en quête de pays possédant des bases macroéconomiques solides et la Turquie, avec son économie stable et forte, avait alors pu attirer les capitaux. Le Président de l'ITO a en outre souligné que la ville d'Istanbul avait bénéficié de la majorité de ces investissements. Il a de même estimé que l'opinion favorable des agences de notation sur l'économie turque en général avait également incité les investisseurs à agir de la sorte.

Le secteur des banque-assurance a remporté la médaille d'or en 2011 avec 916 660 345 d'investissements réalisés par 81 investisseurs. Il a été suivi par le secteur de la chimie-plastique-caoutchouc, à hauteur de 110 501 633. Les quatre premiers pays par rapport à la valeur du capital en 2011 ont été la France, l'Iran, l'Allemagne et l'Ecosse.



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

Deux hommes de confiance compétents, de gauche et de droite

(Suite de la page 3)

Je vais à présent un peu plus en avant, et je vous parle de mes deux candidats au poste de Premier ministre.)

Tous deux ont servi, en tant que ministre et Premier ministre, deux importants Présidents de la République de l'Histoire de France. Malgré les malencontreux événements que ces hommes d'Etat, à la formation élitiste (ce sont des énarques) ont vécu, ils n'ont pas perdu la sympathie du peuple. Ils ont cependant préféré ne pas se présenter aux élections présidentielles de 2007 qui étaient importantes pour eux.

Aucun de ces deux hommes d'Etat n'a été éclaboussé par une affaire de corruption privée. Ils se posent actuellement comme favoris aux côtés des deux principaux candidats à la présidence de la République. Vraisemblablement, l'un d'eux sera nommé Premier ministre le soir du 17 mai.

Laurent Fabius, qui fut le plus jeune Premier ministre de l'histoire de la République (37 ans) et surnommé « le fils de Dieu », bénéficie d'une réputation de socialiste épris de liberté, moderne et réaliste. Pendant son mandat, le 10 juillet 1985, le bateau de Greenpeace, le Rainbow Warrior, a été coulé par les services secrets français au large de la Nouvelle Zélande ; il a affirmé *a posteriori* qu'il n'avait pas participé au processus décisionnel de l'attaque et a reconnu publiquement l'implication de la DGSE quelque mois plus tard.

Laurent Fabius, avec le scandale du sang contaminé par le virus du sida ; Alain Juppé, avec le procès relatif au logement dont il disposait, se sont retrouvés au centre de scandales politiques inoubliables de l'histoire récente.

Pendant son mandat de Premier ministre de 1995 à 1997, Alain Juppé, impuissant face aux grèves consécutives à sa détermination en matière de réformes, a conseillé au Président Jacques Chirac d'aller aux élections anticipées. Le 21 avril 1997, le Président Jacques Chirac a annoncé sa décision d'organiser des élections anticipées. Le RPR, parti au pouvoir, a alors perdu ces élections, et Jacques Chirac, le 2 juin 1997, a été contraint de nommer Premier ministre le Secrétaire Général du Parti Socialiste, Lionel Jospin. Une nouvelle période de « cohabitation », longue et imprévue, a alors commencé ; elle allait durer cinq années.

Selon les résultats, nous verrons donc nommé Premier ministre soit Laurent Fabius, soit Alain Juppé.

Nous pouvons aussi avoir d'autres surprises.

L'Equateur, le pays où le Président est un révolutionnaire

L'effervescence régnait vendredi 16 mars dans l'auditorium de l'université de Bahçeşehir. En visite officielle en Turquie, le Président équatorien, Rafael Correa, y a été intronisé docteur honoris causa par le recteur de l'Université, le Professeur Dr. Şenay Yalçın, en présence du Président de l'Université, Enver Yücel, du Consul général honoraire de l'Equateur en Turquie, Fadi Nahas, ainsi que de hauts dignitaires équatoriens. Economiste formé en Belgique et aux « États-Unis, le jeune chef de l'État (49 ans) s'est transformé, l'espace d'un instant, en professeur d'économie. L'auditoire a découvert une personnalité chaleureuse et indiscutablement iconoclaste sur la scène internationale en raison de son positionnement politique radical. Petite leçon d'économie politique « révolutionnaire ».



Enver Yücel

Şenay Yalçın

L'Equateur, laboratoire d'une économie post-pétrolière ?

Le Président Correa s'est d'emblée présenté comme un « socialiste » et s'est empressé d'ajouter : « Nous sommes révolutionnaires, pas de simples réformistes. Nous voulons changer radicalement, profondément et rapidement les structures existantes. » Une simple consultation de la page d'accueil de son blog « *economia en bicicleta* » (l'économie à bicyclette) donne le ton de sa présidence. Paraphrasant Che Guevara, l'homme a l'ambition d'incarner le socialisme du XXI^e siècle en prenant la tête d'une « Révolution citoyenne ». En s'appuyant sur une refonte de la constitution en 2007, le pays a ainsi amorcé un notable virage à gauche, à l'instar de celui opéré par plusieurs pays d'Amérique latine. Rafael Correa personnifie désormais un courant politique de gauche, conduit par d'autres figures, comme Ugo Chavez au Venezuela et Evo Morales au Pérou, qui partagent une volonté de rapprochement régional et d'indépendance vis-à-vis du voisin Américain.

La singularité économique de l'Equateur explique en partie peut être cette ligne politique. Ce petit pays, situé sur la ligne imaginaire qui divise le globe en deux hémisphères, présente en effet la particularité d'avoir une économie « dollarisée » (une crise bancaire a débouché à la fin des années 90 sur l'abandon de la monnaie nationale au profit du dollar américain) et de dépendre fortement des recettes pétrolières (elles représentent plus de la moitié de ses exportations). La banane et les crevettes sont les fleurons de ses exportations agricoles (le pays en est premier exportateur mondial). Dépendant essentiellement de ses exportations, l'Equateur est donc particulièrement vulnérable aux fluctuations des prix des

matières premières et des cours du baril de pétrole.

Hostile au 'politiquement correct', « car en politique dire la vérité est perçu comme un péché », il entend redonner ses lettres de noblesse à la politique, « celle qui informe et qui ne manipule pas ». Fidèle aux origines étymologiques du mot (en grec ancien, polis signifie le bien public), il ne se « considère pas comme un homme politique traditionnel ». Il est convaincu que l'action collective peut réguler le système et réinsuffler de la morale et de l'éthique en politique.

A ses yeux, « l'impératif éthique le plus important est l'éradication de la pauvreté ». Il martèlera donc tout au long de son élocution le leitmotiv de son programme : « remettre l'homme au centre » de l'action politique. Il entrevoit justice sociale et souveraineté nationale comme les bases d'une nouvelle société. L'instrument essentiel de la refondation de la société équatorienne est la nouvelle constitution adoptée en 2008 par voie de référendum. Le président Correa a notamment souligné que la loi suprême reconnaissait le caractère multiculturel et multiethnique de l'État, officialisait les langues quechua et shuar et condamnait le racisme et les discriminations. Il a également tenu à rappeler que l'Equateur s'est distingué au niveau mondial en devenant l'un des premiers États à accorder des droits constitutionnels inaliénables à la nature. Le pays, qui possède l'une des biodiversités les plus riches, est aussi le premier à avoir renoncé à l'exploitation d'un champ pétrolier dans l'optique de limiter les émissions de carbone provenant de la combustion des hydrocarbures. (Cette concession est corrigée par l'ouverture

d'un fonds de compensation, alimenté par des contributions volontaires émanant de la communauté internationale, qui bénéficie dans son ensemble du geste). Les autorités équatoriennes ont néanmoins profité de leur visite en Turquie pour proposer à Ankara de prendre part à l'appel d'offre récemment lancé en vue de la construction de la plus grande raffinerie jamais réalisée sur leur territoire.

Le président de la « Révolution citoyenne »

Le Président Correa dit « croire au pouvoir de l'utopie ». C'est que la tâche est immense. Il analyse en effet la crise actuelle comme « une crise de civilisation générée par l'idéologie libérale ».

Constatant que l'économie andine est extrêmement inégalitaire, « les élites sont plus riches que celles du monde développé », il déplore la dérégulation menée dans les années 90. Selon lui, l'espace sud-américain a servi de « laboratoire à des politiques structurelles d'inspiration libérale » aux conséquences « désastreuses ». Il qualifie les politiques prônées par le FMI et la Banque mondiale d'entreprises de « marketing idéologique ». Critiques qui l'ont d'ailleurs conduit à démissionner de son poste de ministre des finances en 2005.

Le chef de l'État attribue la crise financière actuelle à « l'échec du contrôle du système financier ». L'idéologie libérale a instauré « la suprématie du capital sur l'humain » qui a généré « une société dans laquelle l'unique objectif semble être la rémunération du capital au détriment du travail ». Quant à la mondialisation, elle est, selon Correa, paradoxale : elle vante « les mérites de la mobilité du capital alors qu'elle criminalise la mobilité humaine ».

Pour l'ancien professeur d'économie, la théorie de la main invisible qui fonde cette idéologie s'apparente à du « fondamentalisme ». Elle procède en effet « autant de la croyance que de la science ». Pour établir la justice sociale, une main visible est indispensable, en l'occurrence l'intervention de l'État. Aussi « le défi du XXI^e siècle pour le sous-continent américain sera de changer sa relation au pouvoir, de le confier à la majorité. L'État doit représenter l'ensemble de la société ». Le Président équatorien résume ainsi ce nécessaire changement de paradigme : « Transformer l'État bourgeois en État populaire ». Il espère que le mouvement des indignés présidera à cette mutation, « à la récupération de la capacité du peuple à définir son avenir ».

« Je n'ai pas donné la liberté et la démocratie à mon peuple, le changement procède de la volonté de tous ».



Prof. Dr. Haydar Çakmak

Université de Gazi
Directeur du Département des Relations Internationales

Vers une nouvelle course aux armements ?

En 1989, après la chute du mur de Berlin, est née la conviction que l'hostilité entre les deux camps, apparue avec la Révolution Bolchevique d'octobre 1917, s'était effondrée en même temps que ce symbole du bloc soviétique. La face glacée de la Guerre Froide et la tension qu'elle avait créée se sont dissipées. Dans cette atmosphère d'après-guerre, les États ont réduit leur production dans l'industrie de l'armement, diminué leurs effectifs militaires et limité leur budget de la défense. Mais cette conjoncture, tendant au pacifisme et à la démilitarisation, n'a duré que dix ans.

Les cinq membres du Conseil de Sécurité des Nations Unies, garants de la paix et de la sécurité internationale - en l'occurrence les États-Unis, la Chine, la Fédération de Russie, le Royaume-Uni et la France - ont paradoxalement commencé à s'armer de nouveau dans les années 2000 et ont conduit, par ce comportement, les autres pays au réarmement.

Les États-Unis d'Amérique représentent à eux seuls 43% des dépenses mondiales en matière de défense et de sécurité. Le budget annuel de la défense américaine était de 768 milliards de dollars en 2011, les dépenses indirectes consacrées à la défense et à la sécurité n'étant pas comprises dans ce montant. Selon les estimations, les dépenses américaines en matière de défense et de sécurité atteindraient au total un trillion (mille milliards) de dollars. Malgré de fréquentes fluctuations, l'armée dispose actuellement de 1 435 000 soldats. Alors qu'il y a deux ans, l'armée américaine était présente dans 60 pays, ce chiffre est désormais de 75. Dans ces pays, la surface occupée par les zones militaires est de 2 202 735 hectares. Grâce à la nouvelle génération d'armes et de munitions, les forces armées américaines se sont encore renforcées par rapport à la période de la Guerre Froide. L'armée américaine a acquis une capacité de mobilité opérationnelle plus souple et plus rapide. Par ailleurs, elle possède les moyens de faire face à l'ennemi simultanément sur plusieurs fronts. On peut alors se demander à quoi seront utilisées ces capacités nouvellement acquises et quel est l'objectif d'une présence militaire stratégique renforcée.

La Chine est, sur le plan économique, la deuxième puissance mondiale après les États-Unis et, sur le plan militaire, la troisième derrière la Fédération de Russie. Elle dispose de 2 400 000 soldats, et son budget militaire est de 119,8 milliards de dollars pour 2012. Selon les prévisions des experts, ce budget sera de l'ordre de 238,2 milliards de dollars en 2015. Mais la Chine, tout comme Israël, ne dévoile jamais les chiffres réels de ses budgets de défense et de sécurité. Alors que

jusqu'en 2009, le budget militaire de la Chine n'excédait pas les cent milliards de dollars, il a connu une croissance rapide ces trois dernières années. La Chine, qui cherche à moderniser ses forces armées, ne cesse de proclamer qu'elle n'est pas et ne sera jamais en compétition avec les États-Unis ; mais les voisins de la Chine et proches alliés des États-Unis, le Japon et la Corée du Sud, estiment que ces propos ne sont pas crédibles.

La Fédération de Russie, deuxième grande puissance militaire en effectifs après les États-Unis, est technologiquement dépassée. La Russie, dont l'économie est à la traîne par rapport à la Chine, accusera de toute évidence un retard au plan militaire, et ce pendant cinq années. Contrairement à la Chine, Vladimir Poutine, réélu à la présidence de la Fédération russe, a annoncé qu'il entrera en concurrence avec les États-Unis pendant les six années de son nouveau mandat. Dans ses déclarations, le Président russe a annoncé qu'il allait augmenter les effectifs militaires et s'opposer aux ingérences des États-Unis. Le budget militaire annuel annoncé étant de l'ordre de cent milliards de dollars, la Russie prévoit des dépenses de 772 milliards de dollars jusqu'en 2020. La Russie, qui dispose de 1 030 000 soldats, prévoit de renouveler ses forces navales, aériennes et terrestres et de les rendre opérationnelles également hors des frontières. On est en droit d'affirmer que le nouveau mandat présidentiel de Poutine s'annonce plus qu'ambitieux sur le plan militaire. Et que cette politique nécessitera un réarmement accru.

Le Royaume-Uni et la France, qui disposent respectivement des 4^{ème} et 5^{ème} forces militaires au monde, sont les plus grandes puissances militaires d'Europe. L'Angleterre compte 224 000 soldats, et son budget militaire annuel était de 73 746 170 000 de dollars en 2011. Les troupes françaises alignent 362 485 soldats et le budget militaire annuel de l'hexagone est de 44 778 000 000 de dollars.

Ces pays poursuivent tous deux des politiques impérialistes, en agissant de concert avec les États-Unis. Leurs forces et leurs capacités respectives, malgré l'augmentation de leurs dépenses militaires, ne leur permettent pas de réaliser des opérations à une échelle mondiale. Les États-Unis, la Russie, la Chine, la France et l'Angleterre, qui détiennent environ 90 % de la puissance militaire et du commerce d'armement mondiaux, sont aussi les cinq membres permanents du Conseil de Sécurité des Nations Unies. Ironie du sort, il s'agit aussi des pays garants de la paix et de la sécurité dans le monde.

« C'est l'heure de la mainmise allemande sur les finances européennes »

Alors que l'Europe s'apprête à mettre en œuvre le Mécanisme Européen de Stabilisation, Aujourd'hui la Turquie s'est entretenue avec le Prof. Dr. Seyfettin Gürsel. Titulaire d'un doctorat en Economie de l'université de Paris Nanterre, il enseigne aujourd'hui à l'Université de Bahçeşehir, où il dirige le Centre de Recherche Économique et sociale. Ce partisan de la sortie de la Grèce de la zone l'euro nous fait part de son scepticisme quant à l'impact du nouveau mécanisme.



Seyfettin Gürsel

Le MES est-il suffisamment solide pour rassurer les marchés financiers et sortir l'Europe de la crise ?

Non ce mécanisme n'est pas suffisant car la crise a deux faces. D'un côté, se pose la question de la dette et du défaut de paiement. Cela exige une réduction des déficits budgétaires, donc des dépenses publiques et, si cela est possible, une augmentation de la fiscalité.

De l'autre, il y a un problème de manque de compétitivité, dramatique pour la Grèce et peut-être pour le Portugal, deux pays peu industrialisés. Ces économies ont perdu leur compétitivité dans les dix dernières années. Nous assistons à une divergence d'inflation et de productivité entre le Nord et le Sud de l'Europe. Comme les pays en question font partie de la zone euro, ils ne peuvent pas dévaluer. Comment peuvent-ils alors gagner ces parts de compétitivité qui leur font défaut ? La déflation salariale est, dans ce cas de figure, la seule alternative.

La restauration de la compétitivité et de la croissance n'a donc rien à voir avec le fonds de stabilisation, qui ne fait qu'éviter un désastre financier. On gagne du temps, mais il faudrait faire quelque chose de ce temps.

Existait-il alors une politique alternative à ce plan européen de stabilisation qui ne favorise ni la compétitivité ni la croissance ?

J'ai, dès le début de la crise, défendu l'idée de la sortie de la Grèce de l'euro. Dans le premier plan de stabilisation, on mentionnait l'hypothèse d'une croissance telle un *deus ex machina*, qui tomberait du ciel. Il a fallu deux ans pour se rendre compte de la volatilité de ces hypothèses de prévisions. Les Européens se sont un peu aveuglés. On entre ici dans le domaine de la psychologie. Rationnellement, on croyait que la Grèce pouvait s'en sortir. On n'envisageait pas le scénario de la sortie de l'euro car on ignorait ce qui pourrait se passer. Je pense qu'il aurait fallu restructurer toute l'économie européenne avec un noyau dur d'États ayant une économie homogène et une monnaie unique et d'autres pays qui

auraient conservé leur capacité de dévaluer afin de maintenir leur compétitivité. Or, ce qu'on est entrain de faire en Europe à l'heure actuelle s'apparente au dicton turc qui dit « la caravane s'organise en route ». Dans le cas de l'Union monétaire, le projet a été lancé et s'est structuré au fur et à mesure. Cela n'a pas marché. Les pays ont divergé. Or, on refuse d'en tirer les conséquences : restructurer cette Union. On veut la maintenir et recréer une convergence par la force des déflations. Mais de toute façon la Grèce ne veut pas envisager cette sortie. C'est un instrument de chantage également. Tant qu'elle reste dans l'euro, elle représente une menace pour l'ensemble de la zone.

Et quels sont les raisons de ce manque d'homogénéité de l'économie européenne ?

Il y a un déséquilibre en Europe qui n'existait pas il y a dix ans. C'est-à-dire qu'il y a des pays excédentaires, qui vendent plus à leurs voisins qu'ils n'achètent. L'Allemagne a un grand excédent commercial. Il faut restaurer un équilibre. Comment ? Des économistes affirment qu'il faut que l'Allemagne ressemble plus aux pays du sud. Jusqu'à maintenant elle avait augmenté sa productivité et pratiquait la modération salariale. La combinaison de ces deux facteurs a provoqué une explosion des exportations. Pour rétablir l'équilibre, l'Allemagne devrait par conséquent augmenter les salaires. Les Allemands ont toujours refusé cela et exigé, au contraire, des pays du sud qu'ils restaurent la compétitivité en baissant les salaires. C'est là le débat fondamental dans cette crise. Et finalement l'Allemagne a gagné. Son argument : si je vous ressemble, qu'est-ce que je deviens sur les marchés mondiaux ? Si je pratique votre politique, je serai incapable d'exporter. Ainsi les autres pays essayent de ressembler à l'Allemagne en pratiquant la déflation salariale. Le Portugal a commencé, l'Italie est encore dans l'expectative.

* Propos recueillis par
Tania Gisselbrecht et Elisabeth Denys

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilatourquie.com

Gönül Paksoy : « Dans la création, mon mot d'ordre est la liberté sans limite »

C'est dans sa somptueuse boutique située à Nişantaşı que Gönül Paksoy nous reçoit. Un lieu chic, sobre et raffiné où règne le bon goût sans concessions. Assise dans un fauteuil, elle dégage l'élégance, la sagesse et la sérénité d'une parfaite maîtrise de la création artistique. Plus de deux heures durant, elle va nous parler de son parcours hors normes, de ses passions, ses villes, sa famille et son métier.



Pouvez vous nous parler de vous ?

Vous me connaissez bien sûr en tant que créatrice, mais j'avais d'autres centres d'intérêt avant de m'engager dans cette voie. Quand j'étais petite, tout le monde était persuadé que j'allais devenir une artiste. J'étais très brillante en dessin, c'est indéniable. Mais je dois dire que les mathématiques tenaient aussi une place très importante dans ma vie. Je suis diplômée du lycée de Filles d'Adana, une école très difficile car on y dispensait un niveau d'enseignement très élevé, qui nous permettait par la suite d'accéder aux études universitaires. Mais comme j'aimais beaucoup la chimie, je suis devenue ingénieure chimiste, tout en continuant le dessin. A la fin de mes études, j'ai passé un examen pour un obtenir un poste d'ingénieur dans une usine à Adana. Après avoir réussi mon examen,



j'ai eu un entretien avec Özdemir Sabancı qui m'a dit : « Félicitations, vous avez réussi vos examens. Mais mes collègues ont formulé une remarque vous concernant. Ils vous conseillent de faire une carrière académique au lieu de travailler en usine, ce serait dommage pour vous. » J'ai apprécié sa franchise et j'ai abandonné l'usine pour passer un examen à l'université, que j'ai réussi. Après le doctorat, j'ai intégré un poste universitaire qui me prenait beaucoup de temps et me laissait peu de disponibilité pour le dessin. Néanmoins j'aimais mon travail, et je ne l'aurais jamais quitté si certaines évolutions au sein de YÖK ne m'y avaient pas obligé. Mais je n'ai jamais regretté cette décision ; d'ailleurs, je donne toujours des cours aujourd'hui.

Comment s'est alors créé le lien entre le dessin et le stylisme ?

Mon intérêt pour dessin était toujours présent, et j'utilisais impeccablement les couleurs. Je connais les matériaux utilisés dans le textile grâce à ma formation de chimiste. Il ne me restait plus qu'à les réunir et les enrichir. Il n'y a pas seulement la formation scolaire qui compte, il y a aussi tout un substrat culturel. Si en Turquie vous avez conscience de cet-

te richesse et savez vous l'approprier, je pense qu'aucun obstacle ne pourra vous retenir dans la création. J'ai eu cette chance dans ma famille. Nous avons un patrimoine génétique qui nous prédispose autant à la pensée mathématique qu'à la création artistique. Ma famille nous a toujours encouragé à lire, faire des recherches, observer et discerner, et cela, c'est vraiment important.

Vous avez grandi à Adana et étudié à Istanbul, comment ces villes vous inspirent-elles dans vos créations ?

Adana possède des terres très fertiles et des grands écrivains et intellectuels sont originaires de cette ville. On a l'impression qu'à Istanbul, un voile gris recouvre les couleurs, tandis qu'à Adana, il y a une lumière dorée. En Turquie, la richesse de couleurs est vraiment exceptionnelle. Je pense qu'Istanbul est la plus belle ville du

monde, la plus particulière aussi. Même si nous ne la traitons pas comme elle le mérite, elle conserve toujours sa beauté. C'est une ville forte, une ville majeure, sa richesse culturelle est exceptionnelle, c'était la capitale de trois empires, scindée par le Bosphore. Le coucher du soleil, par exemple, est vraiment éblouissant à Adana, on croit entendre le soleil dire : « demain, je naîtrai de nouveau » ; mais à Istanbul, le soleil se couche dans la mélancolie. Les rayons sont plus ardents à Adana. Ce sont deux villes différentes certes, mais elles se complètent.

Comment avez-vous collaboré avec Kenzo ?

Kenzo est mon client. Un magasin Kenzo allait s'ouvrir et ils m'ont invitée à l'ouverture. Je portais à cette soirée une veste de mes propres créations ; Kenzo l'a adorée et tout au long de la soirée, il n'a pas cessé de l'examiner, alors je lui ai dit que c'était du tissu turc. Deux jours plus tard, Kenzo est venu à ma boutique et après l'avoir visitée, il m'a dit : « Vous faites tant de belles choses pour les femmes... mais pourquoi pas pour les hommes ? N'y-a-t-il pas une injustice ? » Uğur Yücel m'avait aussi fait la même remarque. Il a fait quelques achats et s'est beaucoup inté-

ressé aux tissus que j'utilise, je lui en ai offert et ainsi, il a continué à venir. Il aurait dit à mon propos : « Deux choses m'ont beaucoup impressionné à Istanbul : premièrement, le Palais de Topkapı, un endroit extraordinaire ; deuxièmement, les vêtements créés par Gönül Paksoy, et je me demande pourquoi cette dame n'est pas plus célèbre que nous. »

Et aujourd'hui, que représente Gönül Paksoy en Turquie ?

Aujourd'hui, en Turquie, Gönül Paksoy est une créatrice au sens propre du terme. Je suis libre et mes créations le sont aussi. Je ne connais aucune limite lorsque je crée. Si j'ai envie de transformer ce fauteuil, je le ferai. Vous me verrez un autre jour en train de transformer des rideaux, des vêtements, des bijoux, des chaussures ou encore des assiettes.

Quelle est la journée type de Gönül Paksoy ?

Je dors vers 4 heures pour débiter la journée à 8 heures le matin. Je passe une heure à prendre mon petit déjeuner et à lire les journaux à la maison. Je vais en cours si j'en ai, sinon je m'occupe d'autres choses comme faire les courses, ou aller à une exposition. Je termine tout cela vers 14 heures et je reviens à ma boutique pour travailler jusqu'à 20 heures.

Il n'y a pas de place pour des vacances ou des week-ends dans ma vie. Habituellement je me prépare à manger le soir, je ne sors que très rarement car cela ne me plaît guère. Je reviens à la maison pour ensuite travailler jusqu'à 4 heures. Ainsi je planifie à l'avance tout ce que je devrai faire le lendemain ; mon métier m'oblige

à travailler comme ça car j'ai des créations à terminer à temps. Je n'ai aucune limite. Ni quand je travaille, ni quand je crée.

Quel est le mobile qui vous anime ?

J'aime créer, je dois absolument mettre du mien en pratique. Je dois être au centre de toutes les créations que je fais. J'aimais beaucoup la chimie pour cette raison. Je dois faire quelque chose de mes propres mains, c'est très important.

Combien d'expositions organisez-vous par an ?

Ça varie tous les ans. En 2007, j'en ai organisé 8 dont 4 en Turquie. En 2003, j'ai organisé une exposition ici et 4 au Japon, et en 2005 aussi. Aucune de mes expositions n'avait de but lucratif, c'était simplement la présentation de mes créations.

Que pensez-vous des capitales de la mode comme Paris, New York ?

Les villes que vous citez avaient à l'époque créé leurs propres vedettes, certes, mais actuellement, il n'y en a plus de nouvelles. En Turquie, tout le monde dit qu'Istanbul deviendra la capitale de la mode. Non, Istanbul sera peut-être le centre du Monde, la capitale du Monde, mais pour devenir la capitale de la mode, il faudra vraiment donner une sérieuse éducation aux gens et changer leur façon de penser. Les jeunes artistes d'aujourd'hui sont en vue pendant deux jours et disparaissent trois jours plus tard. C'est parce que leur base est insuffisante. La mode est un secteur très important, c'est elle qui donne vie au secteur textile.

* Propos recueillis par Mireille Sadège

La table de Gönül Paksoy

J'organise chaque année une fête de nouvel an. Pour certains, il s'agit d'un repas de fête, pour d'autres, d'une réunion professionnelle. Cela a commencé de façon modeste lorsque j'étais à l'Université de Çukurova ; au départ j'invitais mes collègues. Cela fait 20 ans à présent, et le nombre d'invités est passé à 350 personnes. J'essaye donc de limiter cette liste. Avant, on essayait de se limiter à 100 personnes ; quand ça a grimpé à 150, nous avons scindé le groupe en deux et organisé deux invitations pendant deux week-ends. Pour que tout le monde puisse venir au moins une fois, la liste des invités est modifiée chaque année de 25 à 30 personnes.

Le repas a lieu toujours le dimanche à midi, je prépare moi-même les repas et ceux qui s'occupent du service sont ma famille, mes amis. Mes deux frères s'occupent des boissons, et ma petite sœur vient contrôler le tout. Je suis toujours la dernière à arriver et je n'ai même pas de temps pour m'habiller. J'attrape ce que je trouve en premier dans la garde robe pour rejoindre mes invités. Si je continue, même si l'organisation est lourde, c'est parce que j'aime partager, sauf ma maison que je ne pourrais jamais. J'aime faire part de mes connaissances car nous ne pourrions rien emporter avec nous, et je n'apprécie pas ceux qui n'en font pas de même.

Agenda Culturel du Lycée Notre Dame de Sion – Avril 2012

Quartet con Fuoco
Mardi 3 Avril – 19h30



Créé en 2005 par les jeunes musiciennes turques İmge Tilif et Güldeste Mamaç, la Française Marion Plard, et l'Espagnole Iris Azquinez, le quartet à archer "Con Fuoco" recevait la même année le premier prix du concours de musique de chambre de l'Académie de Musique Detmold. Depuis, le quartet participe régulièrement au festival Suisse Ernen, et collabore ainsi avec des musiciens de renom. Au programme mardi : du Mendelssohn, du Puccini, pour finir sur un morceau de Ravel en Fa Majeur.

Ombres et Lumières dans l'Europe baroque

Mardi 10 Avril – 19h30

Passionné par le répertoire baroque, Arnaud Pumir a renoncé à ses études de piano pour se consacrer au clavecin. Tenant du prix de musique de chambre et d'une médaille d'or du CNR de Lille, il a réalisé des enregistrements salués par la critique, notamment consacrés aux Concertos pour clavecin de G. Benda et de J.H. d'Anglebert. Il est aujourd'hui chef de chant au centre de musique baroque de Versailles. Sylvie de May se produit en soprano soliste à l'opéra, en oratorio ou en concert, où elle contribue à restituer des répertoires oubliés dans leur version d'origine. Elle a écrit

et mis en scène plusieurs spectacles alliant théâtre et musique, tous couronnés par la critique. Les deux artistes reprendront au lycée NDS des classiques baroques du XVII^e et XVIII^e siècles.

Trio Classique

Jeudi 19 Avril – 19h30

La violoniste Nilgün Yüksel a remporté en 2000 le « Prix de la meilleure interprétation de l'œuvre turque »



du concours de violon organisé par la fondation Sedat-Güzin Gürel. Master du Conservatoire national de l'Université d'Istanbul, elle est actuellement membre de l'Orchestre d'Akbank et violoniste principale de l'Orchestre de chambre d'Istanbul. Le pianiste Gökhan Aybulus, lui, a participé à de nombreux festivals et concerts nationaux et internationaux en Turquie, en Russie, en Ukraine, en Autriche, en Allemagne et en Slovénie, qui lui ont valu l'obtention de nombreux prix à travers toute l'Europe de l'Est. Actuellement enseignant au Conservatoire national de l'Université Uludağ de Bursa, il poursuit activement sa carrière de soliste en donnant des concerts en Turquie et à l'étranger. Enfin, Şafak Erişkin travaille depuis 20 ans comme violoncelliste de l'Orchestre national de l'Opéra et du Ballet d'Istanbul, et se produit en concerts en solo et en musique de Chambre. Ce jeudi, le trio interprétera du Brahms et du Schubert.

Festival du Film de l'IKSV : le marathon a commencé



Le 31^{ème} festival du film d'Istanbul a lieu du 31 mars au 15 avril. Ce ne sont pas loin de 200 films qui seront projetés durant ces deux semaines dédiées au 7^{ème} art.

Parmi la sélection de films français, le très attendu *Infidèles*, mettant en scène l'acteur osca-

risé Jean Dujardin ; *Polisse*, drame social adulé par la critique française ; ou encore *Omar m'a tuer*, qui replonge le spectateur dans un des faits divers les plus marquants des années 90. A noter la diffusion du docu-fiction de Tony Gatlif, *Indignados*, qui traite de la notion de frontière et d'immigration, avec pour toile de fond les mouvements des indignés à travers le monde. Les billets sont en vente dans les cinémas participants (les Citylife de Beyoğlu, Atlas et Nisantasi ainsi qu'au Rexx de Kadıköy). Les tickets sont également disponibles via les points de vente et le site internet de Biletix. Retrouvez toute la programmation sur le site internet de l'IKSV.



Ayhan Cöner

Vitis Vinifera

Le sujet de ce mois-ci est profond et quelque peu complexe. Hier soir, j'ai regardé une énième fois le film 2001 : A Space Odyssey de Stanley Kubrick. Vous êtes-vous déjà promené dans l'espace ?

Le site « redicecreations.com/solarsystem » vous offre une promenade dans le système solaire et les planètes avec un angle panoramique de 360°, et ce grâce à votre souris. Impossible de rester indifférent devant un tel programme. Vous pouvez par exemple cliquer sur Saturne et la faire tourner autour du soleil dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Toutes les planètes de notre système tournent simultanément en orbite autour du soleil, selon une vitesse donnée. J'ai voulu voir si les planètes allaient s'aligner un jour ; j'ai investigué jusqu'en 2525, mais en vain. Alors, j'ai pensé aux scientifiques qui déclarent que le Big-bang est à l'origine de toute chose, et qui recherchent au CERN l'étincelle divine. Selon eux, le concept de temps est inexistant avant le Big-bang, car ils considèrent ce dernier comme le point zéro.

Si la création du Monde commence avec le Big-bang, ceci veut-il dire que rien n'existait auparavant ? Inutile donc de préciser que je parle de la période bien avant le polythéisme. Et donc, pas de Dionysos ni d'Apollon, et par conséquent, pas de vin non plus ! Et là, sans me soucier le moins du monde de ce que serait le futur de 2525, je me suis demandé s'il y aurait encore une production de vin cette année-là.

Dans son film A Space Odyssey, Kubrick tente d'expliquer bien des choses. Comme par exemple l'approche darwiniste de Nietzsche, qui déclare que le plus fort survivra. Après les rivalités, qui les ont amené à s'entretuer, les singes ont commencé à réfléchir sur leur devenir. C'est alors qu'est née la pensée de type dionysiaque. Dans ce film, Kubrick associe l'homme de la préhistoire animé de l'esprit de Dionysos qui, le premier, s'engage sur la voie de la créativité et réussit à atteindre l'espace avec l'os qu'il a lancé vers le ciel, avec l'homme moderne animé, lui, par l'esprit d'Apollon. Kubrick considère que si une chose peut-être imaginée, elle peut être filmée. Aujourd'hui, selon moi, ceux qui de par le monde se revendiquent d'Apollon ne peuvent se débarrasser des principes dionysiaques.

Aujourd'hui, vous pouvez trouver dans le commerce un coffret qui s'appelle « Le nez du vin ». Il a la prétention de présenter tous les goûts que l'on peut rencontrer dans le vin, le tout limité à 54 goûts différents de vin en petites bouteilles. Pour ma part, je déteste ce genre de limitation. Pouvez-vous imaginer un robot ouvrir un Château Angélu 2009 et déclarer que le vin n'est pas suffisamment fruité et le tanin n'est pas suffisant non plus ? Je ne sais pas si l'odorat existe dans l'espace, mais je ne pense pas que les goûts soient limités à 54 variétés. Alors que nous nous questionnons sur les techniques artisanales de production, que les grands producteurs cherchent le moyen chimique de créer de nouvelles saveurs, eux, ils nous limitent à 54 goûts ! Pour moi, c'est comme si on commandait le sexe, la couleur des yeux et des cheveux du bébé que l'on désire.

Tout est joué avant même l'ouverture de la bouteille. Nos attentes se trouvent limitées en ce bas monde. Désormais, ce qui nous plaît et ce qui ne nous plaît pas est très rapidement défini. Comme si on avait créé l'obligation pour tous d'apprécier le même goût et la même odeur. Notre droit de choisir disparaît avec le temps. Nous n'aurons bientôt plus droit aux surprises de la dégustation du vin. Entre une vie sans surprise et une vie végétative, y a-t-il vraiment une différence ? Aujourd'hui, ceux qui veulent devenir Apollon y arrivent en tant que dionysiens. Que penserait Dionysos, le célèbre dieu du vin, de tout cela s'il était parmi nous ?

Je finirai mon propos avec la dernière scène du film : l'être humain vaincu par sa propre technologie fait tomber son verre de vin lors de son dernier repas. Le verre se brisera, mais le vin restera. C'est comme la différence entre le contenant et le contenu, ou le corps et l'âme.

Son dernier effort sera de revenir au monde en tant qu'enfant avec l'innocence de Dionysos, mais pour cette fois s'emparer de ce monde. La seule raison de son retour, c'est que la lumière qui Le guide n'a jamais disparu... J'ai essayé de vous décrire le vin dans sa 4^{ème} dimension. J'espère avoir réussi à vous plonger dans vos pensées.

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Bulletin d'abonnement

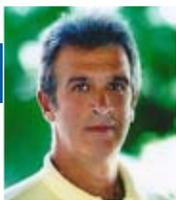
12 numéros : 50 € Turquie 30 € France 70 € Europe Version PDF : 50 €

Envoyez un mail : altinfos@gmail.com

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0 217 Moda Istanbul no de compte en euros : 60901314; en TL : 60825808)

BizimAvrupa Yayıncılık Ltd. Moda Cad. No: 59 D.3 34710 Istanbul - Turquie
Tel: 0216 550 22 50 Fax: 0216 550 22 51 Email: alaturque@gmail.com
Les Editions CVMag 37, rue d'Hauteville 75010 Paris

alt
84



Ertuğrul Ünlüsü

Professeur
d'éducation physique
Lycée Français Saint-Benoît

Les olympiades à Istanbul?

Les olympiades représentent un esprit. Une différence. Une beauté. Un changement. C'est une force qui motive le peuple. Istanbul est devenue inhabitable avec ses constructions anarchiques, son trafic et sa pollution. Malgré ce quotidien difficilement supportable, une nouvelle m'a rassuré concernant le futur de notre ville. Le comité olympique turc a annoncé la candidature d'Istanbul pour les Jeux Olympiques et Paralympiques de 2020.

Pour l'instant, nos concurrents sont Tokyo (Japon), Doha (Qatar), Madrid (Espagne) et Baku (Azerbaïdjan). Je pense que, cette fois-ci, Istanbul sera sélectionnée car ses références sont très puissantes.

Quelles sont ces références? Voici une sélection des événements les plus marquants :

2005 Football. La finale de la Champions League s'est jouée à Istanbul.
2009 Football. La finale de la Coupe UEFA elle aussi s'est déroulée à Istanbul.



2011 Tennis. Les huit têtes de série du Classement Mondial de tennis féminin se sont affrontées à Istanbul.

2012 Athlétisme. Le Championnat Mondial d'Athlétisme en salle sera organisé à Istanbul (Istanbul devrait passer l'examen dans cette organisation)

2013 Football. Le Championnat du Monde de Football des moins de 20 ans se déroulera à Istanbul. La F.I.F.A y attache une grande importance.

2014 Basketball. Les finales du Championnat du Monde de Basket féminin se dérouleront à Istanbul. La ville avait d'ailleurs déjà accueilli les finales en 2010.

De plus, les courses de Formule 1, le Championnat européen de natation, les Final-Four de volleyball, la Coupe du monde d'escrime (réunissant les huit meilleurs escrimeurs du monde dans la catégorie sabre) ont été organisés à Istanbul.

Les Olympiades apportent une autre atmosphère à la ville dans laquelle elles ont lieu.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

Ferrari California : et le rêve devient réalité !

Présentée pour la première fois en 2008, lors du Mondial de l'automobile de Paris, la Ferrari California est une Grand tourisme (GT) décapotable qui rend hommage à la célèbre Ferrari 250 GT California Spyder et la Testa Rossa datant de 1957. La Testa Rossa, produite à seulement 34 exemplaires, est l'objet de nombreuses convoitises auprès des collectionneurs. L'une d'entre elles a été adjugée à plus de 9 millions d'euros lors d'une vente aux enchères record à Maranello, fief de Ferrari, en 2009.

Digne héritière d'une lignée de Pur Sang, la California conserve l'esprit de la firme au cheval cabré mais se veut innovatrice sur le plan technologique. En effet, il s'agit de la première Ferrari dotée d'un moteur V8 en position avant centrale et d'un toit rigide rétractable. L'atout de ce dernier est de préserver l'harmonie des lignes furtives et élancées de la California puis de rendre plus simple et rapide le processus de décapotage et/ou recapotage qui s'effectue en 14 secondes. Cette divinité, au capot galbé et aux lignes incisives à l'avant, charme dès le premier regard telle une Muse. Ses phares Bi-xenon en forme de goutte d'eau et sa calandre souriante la rendent pittoresque. Mais c'est la poupe de l'italienne qui m'a laissé plus que rêveur. Il faut l'avouer elle a quelque chose de troublant. En effet, ses deux phares arrière en LED ainsi que le second bloc optique, dédié aux feux de recul et antibrouillard, qui surplombent un extracteur entouré de quatre sorties d'échappements disposées de part et d'autre, lui prêtent des allures de Gorgone.

Une dualité de la supercar avec un avant bienveillant qui cèle un courroux pétrifiant. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre place à bord de la California, d'insérer la clé et mettre le contact, puis d'appuyer sur "ENGINE START". La diva italienne fait entendre un mugissement. Une simple pression sur un bouton métallique rouge, intégré au volant, et je viens de réveiller une écurie de 460 chevaux. A cet instant, les autres voitures s'assombrissent, les prétendus concurrents s'éteignent. Une jeune demoiselle qui marchait avec son père lui lance : "Oh, ce son me va droit au cœur !". Cette symphonie indescriptible remet toutes les nuisances citadines à plat et ne laisse personne de marbre. La California sait parler aux hommes et surtout aux femmes, qui, même si elles confessent ne pas trop s'intéresser aux voitures, semblent l'apprécier tout particulièrement.

Le confort à bord de cette Granturismo est éminent et étonnamment, la prise en main du bolide est des plus intuitives. Ses sièges en cuir offrent un très bon maintien latéral et dorsal. Ses équipements nombreux et inhabituels — avec des finitions irréprochables — tel que le GPS tactile, lecteur DVD, prise USB, câble iPhone, caméra de recul sophistiquée avec bip de rapprochement puis le système de Stop & Start, qui a la particularité de rendre le V8 de 4,3 litres taciturne au feu rouge. Heureusement, ce dernier est désactivable grâce à un bouton. Encore une première chez Ferrari qui met tout en œuvre pour réduire intelligemment les émissions de CO². Le moteur accouplé à une boîte de vitesses à sept rapports à double embrayage munie d'une commande séquentielle robotisée permet une consommation de 13 l / 100 km, ce qui est assez honorable pour une Ferrari.

Cette California est aussi à l'aise en ville que lors des longues distances, y compris sur les pavés qui mènent au Château de Chantilly. Là encore, les ingénieurs ont fait un travail remarquable sur les amortisseurs. La supercar est des plus réactives, l'on ressent les furies qui ne sont jamais en reste, les accélérations sont transcendantes, ce qui augmente le feulement rauque et singulier et a fortiori le plaisir de la conduire. La California abat le 0 à 100 km/h en moins de quatre secondes et peut atteindre la vitesse vertigineuse de 310 km/h. Cette Ferrari n'a rien à prouver et lors des virées cela se traduit par un environnement d'automobilistes admiratifs qui se rangent pour laisser courtoisement passer la GT. Tout le monde reconnaît la sublissime. Le mythe de l'italienne existe donc vraiment. Les passants peinent à cacher leur enthousiasme et leur ferveur à la vue du bolide. "Ma" Ferrari California a suscité quelques surprises, notamment à cause de sa robe jaune. Couleur qui, certes, ne passe pas inaperçue, mais qui lui sied bien. De surcroît, cela lui permet de se distinguer de la classique "Ferrari rouge". Ce jaune fait sûrement référence à la ruée vers l'or Californienne à la fin du XIX^{ème} siècle. Cette analogie n'est pas si hasardeuse quand on pense au prix de la supercar : 183 611 euros.

Chez Ferrari chaque voiture reste unique grâce à foison de combinaisons possible en vue d'une personnalisation. Lors de la commande, Ferrari propose notamment d'équiper ses supercars avec des pneumatiques Michelin. Un choix qui peut se révéler judicieux quand on connaît les performances offertes par Bibendum : tenue de route prodigieuse, par temps de pluie, et une longévité kilométrique notoire. Ce sont évidemment les clés de la sécurité.



* Daniel Latif
Photo :
Sylvester Djualim



Voyagez moins cher en gagnant des points Pegasus Plus



Pegasus Airlines lance un nouveau programme de fidélité. Pour chaque lira dépensée, gagnez un point de vol, utilisable pour payer vos prochains voyages, mais aussi les taxes aéroportuaires ou les services optionnels. Pour en profiter, rien de plus simple, il suffit de faire enregistrer son numéro de téléphone sur le site de la compagnie.

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Karanlıkta Yemek, « Dans le noir, oubliez tout ce que vous savez ! »



« J'écoute Istanbul, les yeux fermés »

Ce poème d'Orhan Veli a sans doute été une des sources d'inspiration de Nuri Kaya lorsqu'il a monté le projet des « photographes aveugles ». Si l'idée peut paraître surprenante de prime abord, Civan İlici, un des photographes approché par Nuri Kaya dans le cadre du projet, narre comment il décèle la beauté et la pertinence d'une prise de vue. Il confiait à Today's Zaman en 2010 : « *En tant que personne qui ne peut voir, j'ai l'habitude d'attendre longtemps avant de pouvoir traverser la rue. Et pendant que j'attendais, l'odeur de la poubelle m'accompagnait. Tout comme les gens évitent les ordures à cause de leur odeur, ils nous évitent parce que nous*

sommes aveugles. » Ce cliché prendra place à côté d'une centaine d'autres, enrichis de textes conçus par des écrivains, journalistes et autres personnalités issues du monde des lettres. Les textes seront en braille afin que ceux qui ne peuvent voir les clichés puissent apprécier leur

description. Les photos et les textes forment un diptyque qui explore deux différentes méthodes d'appréciation de l'art.

Du pluralisme des supports artistiques

La photographie n'est cependant qu'un pan de la large gamme d'activités que propose l'association. L'accessibilité des non-voyants à toute forme de culture est le leitmotiv des ateliers qui sont organisés. L'association utilise de multiples procédés sonores pour retranscrire des œuvres artistiques. Des ouvrages sur l'histoire de l'art ont ainsi été sélectionnés par des universitaires, décrits et synthétisés par des écrivains, puis joués par des acteurs. Des pièces

Plus qu'une simple démarche visant à partager, l'espace de deux heures, la vie d'un non-voyant, c'est à une redécouverte de vos sens que vous convie Nuri Kaya lors des nombreuses activités que proposent les Dialogues de Galata. L'association vous plonge dans le noir pour mieux vous faire ouvrir les yeux.

de théâtre sont retransmises en direct à la radio. L'organisme effectue aussi des visites d'Istanbul accompagnées de descriptions audio. Pour ce qui est de la littérature, un auteur est invité une fois par mois à s'exprimer et des lectures de son ouvrage sont réalisées. Mais l'association joue également un rôle de passerelle. Des manifestations destinées à un public de voyants sont proposées, à l'image des dîners dans l'obscurité où les serveurs et musiciens sont des déficients visuels. L'objectif poursuivi est double. Il s'agit de briser les préjugés en s'interrogeant sur la cécité et de recueillir des fonds pour financer ces projets.

La connaissance devance les sens

Les dîners dans le noir organisés dans les locaux de Karanlıkta Yemek, sous la tour de Galata, provoquent la perte de tous les repères spatiaux, temporels et sensoriels. L'obscurité implique de plonger dans un environnement inconnu, dématérialisé, où les notions d'espace et de distance sont complètement tronquées. Les musiciens qui animent la soirée se déplacent en permanence, anéantissant les tentatives de se fixer un repère sonore immuable. C'est alors

un sentiment d'impuissance et de dépendance qui s'installe, dépendance envers la personne qui vous guide, envers la voix qui vous éclaire. L'épaule, la main, la table, la chaise sont les seuls éléments matériels auxquels on peut se rattacher. Mais très vite, les autres sens parviennent à compenser la déficience visuelle. La découverte des mets et des boissons qui vous sont soumis est totale. Viande ou poisson ? Vin rouge ou vin blanc ? Rares sont ceux qui, ce soir là, ont déjoué tous les pièges tendus à leur goût et leur odorat. Cette soirée est l'occasion de s'interroger sur l'impact de la vue sur ce que l'on touche, mange et respire.

C'est une expérience qui amène à une interpénétration d'univers parallèles où les rôles s'inversent. Les aveugles se font guides et vous font prendre conscience des différentes perceptions possibles de l'art, de l'espace et de la vie en général.

Coordonnées : Kör Fotoğrafçılar projesi
Serdar-ı Ekrem caddesi, N°16D

Galata-Beyoğlu

0532 342 25 38

<http://www.karanliktayemek.com/>

* Elisabeth Denys

Crédits photos Kör fotoğrafçılar Projesi

La rénovation de l'AKM : une saga sans fin ?



Un bâtiment symbolique

Derrière l'acronyme se cache l'Atatürk Kültür Merkezi ou centre culturel Atatürk. La silhouette grise et rectiligne de ce bâtiment passe relativement inaperçue dans le paysage urbain stambouliote. La faute certainement à son allure austère. Situé en lisière de la place Taksim, épice de la capitale turque, l'édifice n'attire pas le regard. Les visiteurs étrangers n'y prêtent sans doute attention qu'à l'occasion des fêtes officielles, lorsque l'armature métallique qui recouvre la façade se pare d'un gigantesque portrait du fondateur de la République.

Surnommé « Palais de la Culture » au temps de sa splendeur, l'AKM avait été conçu pour servir d'écrin à la culture classique occidentale. Emblématique de la politique de modernisation lancée par la République naissante, l'édifice sera ravagé par un incendie, un an seulement après son inauguration en 1969. Les infrastructures resteront inutilisées pendant près de huit ans. Après sa réouverture, le bâtiment continuera d'abriter le ballet et l'orchestre national, mais remplira aussi la fonction plus prosaïque

La nouvelle est tombée le 15 février dernier : la holding Sabancı va financer à hauteur de 30 millions de liras la rénovation de l'AKM. La procédure d'appel d'offre, ouverte dans la foulée, doit être clôturée fin avril ; les travaux devraient débuter en octobre et une date d'inauguration a déjà été fixée au 29 octobre 2013, jour de la Fête de la République. En apparence donc, une opération rondement menée, mais qui laisse un fort goût de déjà-vu. Otage des représentations politiques, l'AKM est, en effet, le personnage central d'une interminable saga au cours de laquelle plusieurs projets de restructuration ont avorté avant terme. Le dernier épisode de la série se terminera-t-il par un happy end ?

de centre de conférence, afin de pallier au manque d'infrastructures de la ville. C'est dans ses murs enfin que se tiennent traditionnellement les célébrations de la Fête de la République du 29 octobre.

Chronique d'une rénovation annoncée

En 2008, nouvelle fermeture de l'AKM. Se pose en effet de manière récurrente la question de l'avenir d'un bâtiment, victime des assauts du temps et frappé d'obsolescence technique. Au fil des années, les artistes et le personnel n'ont eu de cesse de réclamer une restauration, insistant, entre autres, sur l'insuffisance de l'acoustique. Afin de mettre les infrastructures en conformité avec les normes techniques et de sécurité, un protocole est finalement signé en 2008 entre le Ministère de la Culture et l'agence de coordination *Istanbul 2010 Capitale européenne de la Culture*. Dans le cadre de cet accord, Murat Tabanlıoğlu, fils du premier architecte, Hayri Tabanlıoğlu, élabore gracieusement une proposition de rénovation. La justice est cependant saisie par le syndicat des travailleurs de la culture qui ne voit pas d'un œil favorable l'installation d'un restaurant sur la terrasse. Le tribunal impose la cessation

des travaux en cours. L'agence Istanbul 2010 engage alors des négociations avec l'ensemble des acteurs concernés. Mais le projet révisé issu de ces discussions est définitivement annulé par la justice. La dotation Istanbul 2010 Capitale européenne de la culture affectée à la restructuration de l'AKM ne sera, par conséquent, jamais utilisée, faute de projet disponible. Entre temps, lorsque Tayip Erdoğan déclare que la structure est 'inadaptée' et envisage son éventuelle destruction, il provoque un tollé.

Un feuilleton élitiste

Le détruire, le rénover ? C'est l'appartenance culturelle qui semble déterminer la réponse à cette lancinante question. Lieu dédié à la culture classique occidentale, l'AKM a, de fait, toujours été fréquenté par une catégorie sociale éduquée et relativement aisée. A l'inverse, une large partie de la population est totalement étrangère au type de culture diffusé par l'AKM, ainsi qu'à la fonction même du centre culturel, explique Yazgümlü Aldoğan, éditorialiste au quotidien *Posta*. De toute évidence, l'univers des couches sociales moins favorisées, qui n'ont que rarement l'occasion de fré-

quenter le centre de la mégapole, se limite à des considérations plus terre à terre relatives à l'accès aux services de base. Ce qui fait dire à l'architecte Korhan Gümüş que la bataille pour la sauvegarde de l'AKM est de nature élitiste. Quant aux partisans de la destruction, ils distinguent dans le sillage de l'immeuble, sans forcément l'énoncer publiquement, l'ombre du régime passé. Dans un contexte où le poids des représentations sociales et politiques est aussi important, un projet véritablement fédérateur peut-il émerger ?

L'arbre qui cache la forêt

Dans le bulletin municipal du mois de mars, la municipalité présente le nouveau plan d'aménagement de la Place Taksim. Un plan qui a fait couler beaucoup d'encre et qui n'est pas encore définitivement entériné. Le maire de la Ville y affirme que l'AKM ne sera pas détruit. Le sort de la salle de spectacle est intimement lié à la problématique plus large de la refonte d'une place centrale sans attrait.

* Tania Gisselbrecht

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

Découverte de la gastronomie ottomane avec Yanyalı Fehmi Lokantası

Dans la rue des poissonniers de Kadıköy, à Çarşı, le restaurant Yanyalı Fehmi Lokantası accueille depuis 1919 les amateurs de la cuisine ottomane traditionnelle. La variété des plats proposés et l'excellente saveur de la nourriture vous sont garanties.

Les lokanta sont les petits restaurants qui proposent des plats de la cuisine turque traditionnelle. Mais Yanyalı Fehmi Lokantası est un des rares restaurants de qualité et de tradition, qui continue à préparer chaque jour plus de cent plats de la cuisine ottomane authentique. Lorsque Fehmi Sönmezler s'est installé à Istanbul, il a rencontré un cuisinier retraité du Palais du Sultan. Un homme avec l'esprit d'affaires, ancêtre de la famille Sönmezler. Il ouvre son petit restaurant à Kadıköy, en proposant aux Stambouliotes les plats que seul le Sultan mangeait à sa table. La famille originaire de Yanya, une ville près de la frontière gréco-albanaise, apporte aussi les plats de la région dans le restaurant. Aujourd'hui la carte contient plus de 150 plats authentiques et préparés par les soins des cuisiniers de Yanyalı Fehmi Lokantası.

Protection de la cuisine authentique

Suite à l'échange de population entre la Turquie et la Grèce de 1913, beaucoup de citoyens turcs de Yanya ont été envoyés sur la rive asiatique d'Istanbul, à Pendik et Kadıköy, y compris

les Sönmezler. Le grand-père de la famille, Fehmi Sönmezler, ouvre alors le restaurant historique en 1919, à Kadıköy. Ainsi, une trentaine de personnes travaillent pour proposer les gourmandises du Palais pour la première fois à Kadıköy. Aujourd'hui, c'est la troisième génération qui gère le restaurant. Ce sont les deux cousins, Ergin et Cem Sönmezler qui assurent le travail quotidien au restaurant. « Nous n'avons jamais changé les recettes : depuis 1919 notre restaurant propose la cuisine ottomane authentique. Et même si on ajoute parfois des nouveaux plats, on les cherche dans les vieux bouquins » explique Ergin Sönmezler. Même s'il sait comment préparer certains des plats ottomans, il préfère laisser cela aux cuisiniers expérimentés. « Notre cuisine offre les plats que les Turcs mangent chez eux. Le plat le plus dégusté est le Hünkarbeğendi, qui représente une purée d'aubergines souvent servie avec de l'agneau à la sauce tomate » continue le propriétaire. Malgré une carte dominée par des menus ottomans, Yanyalı Fehmi Lokantası garde aussi des recettes familiales de Yanya. Tels les plats de Elbasta, de l'agneau à la sauce béchamel cuisiné au four, ou les Papaz Yahni – des boulettes de viande aux petites amandes. Une des surprises de la cuisine est le börek (mille-feuilles turc) au poireau.

Le perfectionnement au service des clients

« Il n'est pas facile de travailler chez Yanyalı Fehmi Lokantası, nos cuisiniers préparent chaque jour plus de 100 plats différents » explique sérieusement Ergin Sönmezler. Pour assurer la qualité de la nourriture, il achète les produits pour la cui-



sine aux Halles d'Istanbul, où l'on peut trouver les meilleurs légumes frais, avant les vendeurs au marché. « On adapte la carte par rapport à la saison : chez Yanyalı Fehmi Lokantası, nous n'utilisons pas de produits surgelés », assure le propriétaire. Ainsi, en hiver, vous pouvez manger les spécialités à l'artichaut et au céleri, concoctées par le Chef. Le restaurant propose des truites fraîches du canal situé dans le jardin d'été.

« Le plus difficile quand on a un restaurant, c'est de trouver du bon personnel pour y travailler » confie Ergin Sönmezler. C'est pour cela que le restaurant familial reste assez petit, en travaillant avec une équipe sélectionnée. « Nous avons dix cuisiniers qui travaillent pour nous depuis 10 ou 15 ans » explique le propriétaire. Le restaurant prend du nouveau personnel selon la recommandation de ses cuisiniers, mais ils commencent tous par faire la vaisselle et peller les légumes. « Le problème aujourd'hui c'est que si un restaurant prend un nouveau cuisinier, au bout de quatre mois il dit qu'il a tout appris. Mais nos cuisiniers travaillent ici depuis 20 ans et ils continuent à se perfectionner chaque jour » conclut-il.

* Tsvetelina Angelova
Crédits photos Aramis Kalay



Kaléidoscope 27

Gül Günver Turan

Université OKAN
gulgunver.turan@okan.edu.tr

Parlons Gastronomie

Economiste de formation, me voici depuis deux ans à la **direction de six départements**, très différents les uns des autres : Management du Sport, Gastronomie, Tourisme et Hôtellerie, Relations publiques et Publicité, Comptabilité et Finance, Informatique... J'apprends chaque jour de nouvelles choses, participe à des conférences et colloques et je constate que l'on peut avoir des affinités avec des sujets très variés.

Tout dernièrement, pour être précise du 6 au 8 Mars, j'étais à Paris pour représenter le **Département de Gastronomie de l'Université Okan** à l'occasion du **Festival du Livre Culinaire et de la cérémonie des Gourmand World Cookbook Awards**, organisé par Gourmand International dont le président est **Edouard Cointreau**, français, parlant couramment l'anglais et vivant entre Paris, Pékin et Madrid. Dévoués à la gastronomie, lui et son équipe ont cette année une fois de plus organisé un concours international auquel **162 pays** ont participé. **73 différentes catégories** de livres consacrés à la cuisine, aux vins et

autres boissons alcoolisées ont été présentées au public réuni au théâtre des Folies Bergère. J'ai été émue de voir deux Turcs remporter deux des prix: **Mme Aslihan Sabancı** récompensée pour son livre intitulé « **Mets Méditerranéens sans Gluten** » listée dans la catégorie Santé: Style de vie, Corps et Ames.

« **L'Encyclopédie du Rakı** » préparée par 55 auteurs, éditée par Erdir Zat dont le sponsor est Yeni rakı, obtint aussi un prix dans la catégorie « **boissons alcoolisées** ».

Le lendemain, nous étions réunis sous la **nef du Centquatre** dans le XIX^{ème} arrondissement où les stands des plus grands éditeurs de près de soixante pays nous permirent de voyager à travers les cuisines internationales et de faire la connaissance d'éditeurs, de libraires et de chefs. **Dégustations** de vins, rakı et bières, démonstrations culinaires de l'école gastronomique **Ferrandi**, de Mme **Sehrap Soysal** avec le fameux Keşkeş, du grand Chef **Wan** de Malaisie, et des groupes nous faisant goûter des mets provenant



de Patagonie et de Suède, me ravirent. Des milliers d'ouvrages étaient à notre disposition pour feuilleter, regarder, apprécier. Des conférences et des séances de dédicaces complétaient le tout.

Nombreux furent les livres qui attirèrent mon attention et j'aimerais citer ici les guides « **Goûtez** » aux **éditions Agnès Vienot**, dédiés aux villes d'Istanbul, Marrakech, Barcelone, Venise...

Mais le livre qui m'a le plus tenté et dont j'ai fait l'acquisition fut « **Modernist Cuisine** » de **Nathan Myhrvold, Chris Young et Maxime Bilet** aux éditions **Taschen France**, traduit en français. Un livre en cinq tomes, 2440 pages avec des photos exceptionnelles et qui est conçu comme un des plus importants livres culinaires de notre siècle.

36 auteurs y auraient contribué pendant plus de quatre ans. Ils ont découpé les fours, les marmites, les casseroles en deux pour nous faire voir la cuisson des mets à l'intérieur.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com



Université Koç : à la recherche du meilleur de la Turquie



L'université Koç a été fondée en 1993 avec le support de la fondation Koç, la holding d'une des familles les plus influentes de Turquie. Malgré ce soutien financier, l'université privée reste indépendante dans sa gestion et trace son propre projet académique avec un grand succès. Les enseignants de l'université ont tous une riche expérience académique et professionnelle, le plus souvent à l'étranger. Les étudiants sont sélectionnés en fonction de leur niveau scolaire et de leur maîtrise de l'anglais – la langue de travail à l'université.



Ce modèle atypique pour la Turquie a pour ambition de donner le meilleur de l'éducation à ses étudiants. Le résultat : 22 programmes de licence, 24

de master et 13 de doctorat dans 7 facultés différentes. Ainsi plus de 4000 étudiants font partie de l'expérience. En 2009, l'université a reçu le prix international Carnegie Medal pour la philanthropie.

Un modèle à part

En entrant sur le campus de l'université, l'ambiance rappelle un collège à l'américaine. Installée dans les hauteurs de Sarıyer, l'université propose à ses étudiants une librairie complète, des magasins et restaurants, des dortoirs et des facilités sportives. Dans cette bulle autonome, les valeurs principales sont le développement de la

pensée scientifique et la recherche – les deux piliers de l'université. Ainsi, l'université cherche à proposer à la fois le savoir et l'expérience pratique à ses étudiants. L'atmosphère internationale dans le campus facilite beaucoup les échanges et l'ouverture des esprits. Une partie des enseignants, environ 30%, est d'origine étrangère et chaque année l'université accueille autour de 300 étudiants en programme d'échange avec ses 140 partenaires. Grâce au *Social club*, un programme d'échange organisé par les étudiants eux-mêmes,



les différentes nationalités découvrent les langues, partagent leurs savoirs et leurs cultures respectives. Un autre pas vers l'ouverture d'esprit, ce sont les cours obligatoires appelés Academic and life skills, qui proposent des lectures et des savoirs de base sur tous les aspects de la vie, de l'histoire, de l'économie et du management, afin d'élargir leur vision du monde au-delà de leur spécialisation professionnelle. D'autres programmes aident aussi les étudiants à gérer le stress et à mieux organiser leur temps. Enfin, l'office des relations internationales propose des cours de langue, ainsi que des offres de stages ou de bénévolat pour les étudiants intéressés.

* Tsvetelina Angelova

Crédits photos : Koç Üniversitesi



L'université Koç est un des établissements universitaires les plus prestigieux de Turquie. Après 18 années de fonctionnement, elle a réussi à s'imposer comme une référence en matière de qualité et de réussite dans le monde de l'éducation.

L'excellence au quotidien

Le Prof. Sami Gülgöz est le doyen de la faculté de sciences sociales de l'université Koç. Il est parmi les premiers à avoir travaillé dans l'établissement et il y enseigne depuis 18 ans déjà. « Je suis arrivé de mon université aux Etats-Unis pour travailler à Koç. Au début on n'avait rien – pas de campus, pas de programme. Il fallait tout commencer de zéro ». Le corps enseignant est donc très impliqué dans l'amélioration constante de tous les champs pédagogiques. Alessandra Ricci est professeure d'archéologie italienne, installée à Istanbul depuis une vingtaine d'années. Elle est enseignante à la faculté d'archéologie et d'histoire de l'art à l'université Koç. « Les opportunités que cette université offre sont énormes – découvrir de nouveaux champs de recherche, avoir des partenariats avec des musées publics et privés en Turquie. » explique-t-elle. « Nous espérons ainsi prévenir la fuite des cerveaux et les retenir dans le pays

par l'éducation que nous proposons ». La professeure se souvient émerveillée de la visite nocturne de Sainte Sophie, un vendredi soir, pour découvrir le monument avec ses étudiants. C'est aussi une des raisons pour laquelle Fatih Çelebi, actuellement étudiant en troisième année et président du Conseil des étudiants, a choisi cet établissement. « A Koç, outre un enseignement de qualité, on a la possibilité de développer sa personnalité par des activités extra-académiques et c'est un avantage très important pour moi ».



GENCSANAT HER AY GÜM D&R'LARDA VE YAYINBA BAYILERİNDE!



« À la fin, mes œuvres ont leur propre concept »

Güneş Oktay est peintre, et son art lui ressemble : Pluriel, spontané et fondamentalement emprunt de liberté. La jeune fille se définit aujourd'hui comme « une peintre plus qu'une artiste ». La peinture est pour elle une thérapie, l'écriture un exutoire et la création artistique son remède à tous les maux de la vie. Tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'atteint est une source d'inspiration. « Je pense beaucoup, j'écoute et j'entends beaucoup, je regarde et je vois beaucoup. Tout cela prend trop de place en moi ». Son art est la retranscription abstraite de ce qui pénètre et reste gravé en elle.

Une jeune artiste en construction

Son cheminement artistique – des projets réalisés pour l'université des Arts Appliqués de Marmara à ceux effectués en totale autonomie – est en perpétuelle évolution. Elle ne peut se contenter d'un seul support, d'une seule source : « Je lis toujours plusieurs livres en même temps. Je n'hésite jamais à commencer un autre livre et à revenir sur le précédent plus tard. » Pour la lecture comme pour la peinture elle ne s'impose aucune règle, aucun rythme. Seul son désir immédiat régit sa plume et ses pinceaux. Elle ne se force jamais à terminer un travail entamé. Elle explique qu'elle a « besoin d'être honnête avec elle-même », qu'elle suit ce que ses sentiments et ses pulsions lui dictent. Elle ne crée jamais sur commande. « Ma peinture ne parle que de moi, de mes sentiments. Ce n'est pas un travail, c'est une part de moi, de ma vie. »

Des lettres au service du subconscient

Chaque œuvre qu'elle produit combine ses deux modes d'expression préférés, à savoir la peinture et l'écriture. Les lettres



sont utilisées pour illustrer et non pour expliquer. « J'utilise les écrits comme j'utilise les matières et les couleurs. » Ses textes sont donc volontairement indéchiffrables. Ce qu'elle écrit est une matérialisation spontanée de ce qu'elle ressent. Rendre lisible sa calligraphie interférerait dans la relation entre le tableau et le spectateur : « Je ne veux pas montrer une direction, une ligne, fournir une grille d'analyse au spectateur. » Elle n'accorde d'ailleurs pas d'importance à la langue. Elle emploie celle que son subconscient souhaite utiliser : « Habituel-



lement, j'écris en turc, c'est ma langue maternelle. Mais lorsque je suis à l'étranger, avec un entourage anglophone, c'est en anglais que les mots viennent le plus naturellement. »

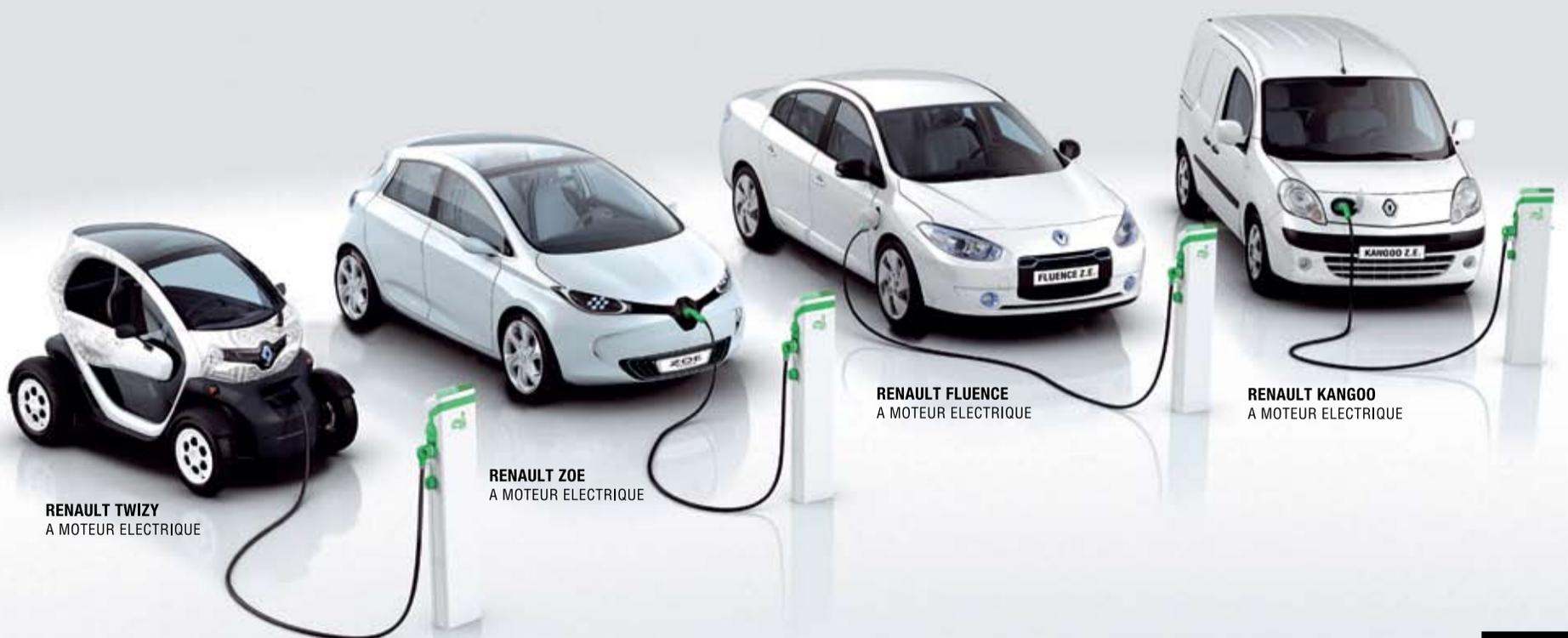
Les murs, d'Istanbul et d'ailleurs

Le projet « In between » est né de sa coopération avec l'artiste espagnol Antoni Muntadas, lorsqu'Istanbul était Capitale Européenne de la Culture. La ville avait en effet invité des artistes européens à travailler avec de jeunes artistes turcs. Ils avaient alors affiché des posters originaux dans les rues d'Istanbul et ob-

servaient les réactions des passants. « Je n'avais aucune attente particulière. J'espérais seulement que la ville se les approprie, que les habitants interagissent avec mes affiches. » Et les résultats sont rapides dans une ville aussi vivante qu'Istanbul : « En quelques jours, certains posters avaient été retirés par les services d'entretien de la ville ou avaient été recouverts totalement ou partiellement », créant un patchwork d'affiches publicitaires, politiques et artistiques. Elle a depuis poursuivi ce projet à Berlin et se rendra bientôt à Barcelone. Lorsqu'elle doit exposer dans une galerie, elle la visite toujours avant de commencer à créer. Elle considère que « les espaces travaillent pour l'art » et que les œuvres prennent toute leur ampleur une fois assemblées, agencées. L'atmosphère du lieu confère une aura particulière aux toiles. Ses œuvres lui appartiennent jusqu'au moment où elles sont soumises à un public : « À la fin, mes travaux ont leur propre concept ».

* Elisabeth Denys

CHANGEONS DE VIE, CHANGEONS L'AUTOMOBILE



RENAULT TWIZY
A MOTEUR ELECTRIQUE

RENAULT ZOE
A MOTEUR ELECTRIQUE

RENAULT FLUENCE
A MOTEUR ELECTRIQUE

RENAULT KANGOO
A MOTEUR ELECTRIQUE

FLUENCE Z.E. A MOTEUR ELECTRIQUE EST FABRIQUEE POUR LE MONDE A OYAK-RENAULT

